

d'économistes : celle des *Physiocrates* dont *Turgot*, *Mirabeau* (le père du tribun) et *Condillac* sont les représentants les plus illustres. Cette école observe et classe les principaux phénomènes économiques, elle découvre aussi le jeu de quelques lois naturelles. Mais elle tombe dans une grave erreur en considérant (et c'est de là que vient son nom) la terre (*φύσις*) comme ayant seule la puissance de produire la richesse.

Enfin, paraît *Adam Smith*, qu'on a surnommé le père de l'économie politique. Il écrit en Angleterre et son premier ouvrage intitulé : *Recherches sur la nature et les causes de la Richesse des nations*, paraît en 1776. Il y réfute l'erreur des Physiocrates en montrant que c'est le travail qui crée la richesse et que les industries par lesquelles l'homme transforme les matières premières sont tout aussi bien productives que les industries extractives. Il eut pour principaux disciples immédiats : *Ricardo*, *Malthus* et *Stuart Mill* en Angleterre ; *Jean-Baptiste Say* en France.

Désormais la science économique était constituée. La liste des phénomènes qu'elle doit étudier était connue, les principales lois qui régissent ces phénomènes étaient découvertes.

Depuis, les progrès ont été incessants, grâce à l'importance sans cesse plus grande donnée à l'observation et grâce au perfectionnement de ses procédés.

Divisions de l'Économie politique. — Nous avons constaté précédemment que tous les phénomènes économiques se classent d'eux-mêmes en quatre groupes selon qu'ils intéressent la *production*, la *distribution*, la *circulation* ou la *consommation* de la richesse. Nous ne pouvons mieux faire que de suivre le plan ainsi tracé par la nature des choses en consacrant une partie distincte de cet ouvrage à chacun des groupes de phénomènes que nous venons d'énumérer. Nous ajouterons toutefois une cinquième partie qui sera consacrée à l'étude des *Applications de l'Économie politique à la législation financière*.

Lire dans les *Extraits* :

Bastiat : Avantages sociaux de l'échange (p. 329).

Droz : But et utilité de l'économie politique. Elle est le plus puissant auxiliaire de la morale (p. 246).



DEUXIÈME LEÇON

PREMIÈRE PARTIE

PRODUCTION DE LA RICHESSE

Programme officiel : Production de la Richesse. — Les éléments de la Production.

Production de la Richesse. — Qu'est-ce que produire la richesse ?

Il faut pour le savoir déterminer la portée exacte du mot « richesse » que nous avons employé jusqu'ici dans son sens le plus ordinaire sans aucune préoccupation de rigueur scientifique. L'économie politique lui donne une signification plus précise, partant moins large, que la langue vulgaire. Il ne faut pas s'en étonner. Chaque science est obligée de se créer un vocabulaire propre que l'on doit connaître pour éviter d'incessantes confusions.

Définition de la Richesse. — Est richesse en économie politique, tout objet matériel, utile et approprié par l'homme. *La richesse* est l'ensemble des objets qui présentent ces trois caractères.

Le premier ne demande aucune explication, tout le monde sachant distinguer une chose matérielle d'une chose immatérielle. L'utilité et l'appropriation méritent au contraire de nous arrêter quelques instants.

UTILITÉ. — On désigne ainsi la qualité que possède une chose d'être apte à satisfaire l'un des besoins de l'homme, de quelque

nature que soit ce besoin. Ainsi le pain est utile car il répond au besoin de se nourrir, et un vêtement ne l'est pas moins puisqu'il nous préserve du froid; mais d'autres objets, comme les diamants ou le tabac, le sont également, bien qu'ils servent à satisfaire des besoins moins pressants. Sans doute l'économie politique attache un grand intérêt à la distinction des besoins de première nécessité et des besoins de bien-être ou de luxe. Elle n'hésite pas, par exemple, à blâmer le développement exagéré des derniers dans une société: mais elle ne peut refuser le caractère d'utilité aux choses qui permettent de les satisfaire. C'est dire que, de même que le mot *richesse*, le mot *utilité* est pris par elle dans un sens un peu différent de celui qu'il reçoit ordinairement.

La définition que nous venons de donner de l'utilité montre que cette notion ne peut se séparer de la notion du besoin. Quelles que soient ses qualités, une chose n'est pas utile si elle ne répond pas à un besoin ressenti par l'homme. Il résulte de là que l'utilité est essentiellement variable, car le besoin l'est lui-même. Telle chose, utile aujourd'hui, peut ne l'être plus demain, parce que le besoin auquel elle répondait aura cessé d'exister. Si, par exemple, le goût, aujourd'hui répandu, de certains objets d'art venait à disparaître, ces objets cesseraient d'être utiles et par conséquent ne seraient plus partie des richesses. Il est rare qu'un besoin disparaisse ainsi complètement d'une société, mais il arrive souvent qu'après avoir été ressenti par tous ou presque tous il ne le soit plus que par quelques-uns. L'objet alors n'est plus utile que pour ces derniers. Les caprices de la mode en sont le meilleur exemple. En pareil cas, l'objet ne cesse pas d'être une richesse, mais c'est une richesse moins recherchée, ayant moins de valeur qu'antérieurement.

APPROPRIATION. — Une chose utile n'est pas une richesse tant que l'homme ne l'a pas appropriée par son travail. Jusque-là, en effet, elle n'est pas à sa disposition. Il y a dans les entrailles de la terre quantité d'objets, tels que les minerais, qui nous seront très utiles quand nous aurons pu nous en emparer, mais actuellement nous ne pouvons les appeler des richesses. — Presque toujours d'ailleurs le défaut d'ubiquité de la matière empêche qu'une chose puisse être partout à la fois profitable à tous. Elle ne sera donc une richesse pour moi que lorsqu'un acte d'appropriation, c'est-à-dire d'appréhension physique m'en aura assuré la jouissance. Je ne puis considérer le fruit qui pend à un arbre, n'appartenant à personne, comme une richesse pour moi tant que je n'ai pas effectué la cueillette, puisque le premier venu qui passera pourra le détacher et m'en priver.

Expressions à rejeter. — Grâce aux trois caractères très nets que nous venons d'indiquer, il est facile de savoir si une chose

mérite ou non la qualification de richesse. C'est là un avantage précieux qu'il faut se garder de compromettre en employant certaines expressions qui détournent le mot richesse de son sens exact.

On parle quelquefois de *richesses immatérielles* et de *richesses naturelles*.

Par richesses immatérielles on désigne des choses qui, sans être matérielles, sont pourtant utiles à l'homme. Une société, dit-on, n'est-elle pas riche des talents de ses membres? Une belle harangue, une mélodie harmonieuse, ne sont-elles pas choses propres à satisfaire un besoin intellectuel de l'homme? Sans doute, et cependant il est évident qu'on force ainsi d'une façon choquante le sens des mots. Malgré l'autorité de J.-B. Say qui l'a introduite dans la science, il vaut mieux renoncer à cette expression.

Par richesses naturelles on désigne les objets matériels que la nature nous fournit spontanément. Mais ce ne sont pas là des richesses, ce sont des moyens offerts à l'homme d'en produire. Sans doute quelques-uns de ces objets n'exigent de la part de l'homme qu'un mince effort (exemple: le poisson dans la rivière, le fruit qui pend à un arbre sauvage), encore cet effort est-il nécessaire. L'expression de richesses naturelles a donc le tort de confondre les agents de la production avec le produit. Nous conseillons de l'éviter soigneusement.

Ce que c'est que produire. — On comprendra maintenant aisément en quoi consiste la production d'une richesse. L'homme produit soit quand il approprie une chose utile, soit quand il donne de l'utilité à la chose qu'il possède, soit enfin quand il augmente l'utilité qu'avait déjà cette chose. Qu'il extraie la houille d'une mine, qu'il transforme un minerai de fer en outil, ou qu'avec de la farine il fabrique du pain, dans chacun de ces cas il produit une richesse.

Comme on le voit par ces exemples, produire n'est pas créer. L'homme, en effet, est impuissant à créer un atome de la matière. Mais il peut transformer celle qui existe et c'est ce qu'il fait quand il produit une richesse. La chose qui n'était pas à sa disposition devient une chose appropriée, ou bien l'objet qui lui était inutile ou même nuisible est remplacé par un autre propre à satisfaire l'un de ses besoins.

Les éléments de la production. — Du moment que la production consiste en une transformation de la matière, on aperçoit sans peine deux éléments indispensables à toute production: la matière qui sera transformée et le travail de l'homme qui la transformera.

Mais il y en a d'autres.

L'homme, en effet, serait le plus souvent impuissant à agir sur la matière à l'aide de ses seules forces. Pour qu'il en soit autrement il faut supposer des cas tout à fait exceptionnels, par exemple qu'il porte un fardeau, ou qu'il poursuive un gibier et s'en empare. En général, il est obligé d'appeler à son secours les forces naturelles qui l'entourent. S'il sème du blé, il compte sur les réactions chimiques des éléments qu'il met en présence; s'il construit une machine c'est pour utiliser la force de la vapeur, etc. En réalité, son œuvre consiste à disposer convenablement les forces naturelles puis à attendre de leur action le résultat qu'il souhaite. C'est le rôle des inventeurs d'imaginer les meilleures dispositions à prendre dans ce but.

Enfin dès les débuts de l'humanité un dernier élément s'ajoute aux précédents. C'est le capital. Quand l'homme a produit des richesses en quantités excédant ses besoins, il a bien vite l'idée de profiter du répit que lui procure l'existence de ressources assurées pendant quelque temps pour fabriquer des armes, des outils, etc. Son travail en est rendu plus productif. Encouragé par ce premier résultat, et devenu d'ailleurs plus maître de son temps, il recommence, accroît son outillage, le perfectionne, constitue des réserves de matières premières, si bien que, peu à peu, le capital, ce nouvel élément de la production, acquiert une importance considérable. Il rend aujourd'hui aux sociétés avancées des services dont il leur serait impossible de se passer.

En résumé trois éléments concourent à la production de la richesse :

1° LA NATURE, qui fournit à l'homme la matière à transformer et des forces naturelles pour l'aider dans son œuvre ;

2° LE TRAVAIL, effort de l'homme en vue de produire

3° LE CAPITAL, résultat d'un travail antérieur, et accumulé en vue d'augmenter la puissance productive de l'homme.

Nous consacrerons un chapitre distinct à chacun d'eux.



CHAPITRE PREMIER

Rôle de la nature dans la production

Programme officiel : La terre et les agents naturels.

La terre et les agents naturels. — Le premier élément de la production est la nature, c'est-à-dire la terre avec tout ce qu'elle contient et les agents naturels de toute espèce qui nous entourent : gaz, cours d'eau, courants atmosphériques, lumière et chaleur du soleil, etc.

Les anciens économistes désignaient le plus souvent cet ensemble de matériaux et de forces par le mot unique « terre » qu'ils prenaient dans un sens très large. C'était étendre d'une façon évidemment vicieuse la signification du terme employé; mais cette singularité n'étonnera pas si l'on se rappelle l'importance exagérée donnée par les premiers économistes, les physiocrates, à la terre dans l'œuvre de la production. Aujourd'hui que cette erreur est dissipée on a rectifié la langue économique sur ce point. On peut d'ailleurs employer indifféremment plusieurs expressions qui sont également correctes, dire par exemple : *la nature*, ou bien *la terre* et *les agents naturels*, ou même simplement *les agents naturels*.

Ce que nous fournit la nature. — Si nombreux que soient les services qu'elle nous rend, on peut les ramener aux catégories suivantes. Nous lui devons :

1° L'ensemble des conditions climatologiques (climats) au milieu desquelles nous vivons;

2° L'emplacement, pour nous, pour nos cultures, pour nos bestiaux, pour nos usines;

3° Les matières premières, c'est-à-dire les matériaux bruts que nous transformons en richesses. Tels sont par exemple les minerais, les graines, les arbres, etc ;

4° Les forces naturelles qui nous aident dans nos travaux et dont nous avons déjà donné quelques exemples : forces des animaux,

des vents, des gaz, des cours d'eau, des affinités ou des réactions chimiques, etc.

Une société humaine produira d'autant plus facilement que le sol qu'elle habite sera mieux partagé à ces divers points de vue.

Ce serait, en effet, une grande erreur de croire que les dons de la nature sont communs à tous les hommes. Leur usage, supposant une appropriation de la matière, est nécessairement le privilège exclusif de ceux qui ont fait cette appropriation. La fertilité d'un sol, par exemple, ne peut évidemment profiter qu'à ceux qui l'habitent : la force d'un cours d'eau constitue un avantage dont jouit seul le peuple établi sur ses bords. C'est seulement parce que les nations échangent entre elles leurs produits que, d'une façon indirecte, chacune participe aux dons que les autres ont reçus de la nature. Les pays qui ne peuvent produire assez de blé pour leur consommation doivent évidemment se féliciter de ce que la nature offre aux habitants de l'Amérique des terres fertiles en grande quantité, car l'Amérique leur fournit le blé qui leur manque en échange des produits qu'eux-mêmes sont plus particulièrement aptes à produire. C'est là, sans doute, un fait d'une grande portée, puisqu'il montre qu'une certaine solidarité existe entre les nations, et que celles-ci sont faites pour s'entr'aider, non pour se combattre. On doit même en tenir le plus grand compte quand on envisage le sort de la race humaine dans son ensemble, et l'on peut dire alors que tous les hommes profitent des dons de la nature, en quelque endroit que ces dons se manifestent. Mais, d'abord, ils n'en profitent pas également. La nation qui possède de grands avantages naturels fait, dans l'échange international, des bénéfices plus grands que ceux qu'obtiennent les autres. Et surtout, si l'on se préoccupe, comme on doit le faire, des lois de développement de chaque peuple en particulier, si l'on cherche les causes de son plus ou moins de vigueur économique ou de l'aspect de sa production, il faut étudier avec soin les conditions spéciales au milieu desquelles la nature l'a placé, car elles fournissent presque toujours l'explication des faits constatés.

LES CLIMATS. — La vie sociale est loin d'avoir la même intensité sur tous les points du globe. Or, l'observation et l'histoire mettent à ce sujet en évidence une loi curieuse. Ce ne sont pas les nations paraissant à première vue les plus richement douées par la nature qui présentent les plus grandes chances de développement économique, bien au contraire. Ces nations, habitant les régions de la zone tropicale, jouissent, semble-t-il, de faveurs exceptionnelles. Grâce au climat, le sol, avec une prodigieuse fécondité, leur fournit presque spontanément des produits naturels en abondance : certains arbres, comme le palmier, donnent « non seulement une denrée alimentaire, mais aussi des matériaux pour la construction des demeures et des pirogues ou pour la fabrication du mobilier :

c'est un combustible et un mode d'éclairage ». Cependant la civilisation n'a jamais atteint dans ces contrées le degré jusqu'où elle s'est élevée sur d'autres points du globe, en apparence moins favorisés. La chaleur y engourdit les forces physiques, en même temps qu'une abondance obtenue sans effort y endort l'énergie morale. Les pays froids, malgré les rigueurs d'un climat qui force l'homme à une lutte incessante contre les éléments, offrent un terrain plus propice aux progrès de la vie sociale. Mais la zone tempérée est, sans contredit, la plus favorable à ces progrès. L'homme y est incessamment sollicité au travail, « car si la nature y est généreuse, elle l'est avec mesure et seulement pour ceux qui l'étudient et la comprennent ». Ce ne sont plus en effet des produits achevés qu'elle offre spontanément à l'homme, mais des matériaux qui deviendront des richesses s'il sait et veut les transformer. Nécessaire, le travail se développe sans qu'une chaleur accablante ou un froid excessif y mette obstacle.

Là est, sans aucun doute, le secret de la supériorité de l'Europe sur les autres parties du globe. C'est surtout à son climat tempéré qu'elle doit d'avoir conservé et développé les germes de la civilisation pour les répandre ensuite sur le monde grâce au développement des rapports internationaux et à la colonisation.

L'EMPLACEMENT. — La superficie totale du globe est d'environ 51 milliards d'hectares; mais, comme la mer en couvre les trois quarts, les portions habitables de la sphère terrestre se trouvent réduites à 13 milliards 600 millions d'hectares. Ces territoires sont très inégalement répartis entre les cinq parties du monde, et, dans chacune d'elles, entre les nations qui y sont établies. Ainsi l'Europe ne comprend que 990 millions d'hectares, ce qui représente seulement la quatorzième partie des terres habitables. Sur ce total la France continentale absorbe, d'après les dernières évaluations, un peu plus de 52 millions et demi d'hectares. Sa population étant de 37 millions d'habitants environ, elle compte donc 72 habitants par kilomètre carré (cent hectares). Autour d'elle, la Belgique a une densité moyenne de 201 habitants par kilomètre carré, l'Angleterre atteint 188, l'Allemagne 85, tandis que la Suisse s'arrête à 71, l'Autriche-Hongrie à 63, l'Espagne à 33, la Russie d'Europe à 16,2 enfin les États-Unis à 6,5 seulement.

Ces constatations sont importantes.

D'abord elles nous obligent à reconnaître qu'il y a une limite à l'augmentation du nombre des hommes, car il faut un certain emplacement pour nourrir chaque individu. Mais, en même temps, elles montrent que nous sommes encore assez loin de cette limite pour n'avoir pas à nous en préoccuper outre mesure. Nous verrons que certains disciples immédiats d'Adam Smith sont tombés dans de graves erreurs pour n'avoir pas tenu compte de cette observation.

En outre, pour chaque peuple, le plus ou moins d'étendue des terres dont il dispose explique souvent l'organisation particulière de son industrie. L'Amérique, par exemple, est, aujourd'hui encore, un peuple bien plutôt agricole que manufacturier parce que des terres immenses, à mettre en culture, sollicitent les travailleurs et leur promettent de beaux bénéfices. En même temps, sur ces vastes espaces, on se contente d'une culture rudimentaire qui suffit largement à entretenir une population nombreuse au total et pourtant clairsemée. La Belgique, au contraire, dont le territoire est très étroit pour la population qui l'habite, pratique une culture extrêmement savante et demandant beaucoup de capitaux, de manière à arracher à la terre tout ce qu'elle peut donner. En même temps, elle cherche à accroître ses ressources en développant son industrie, de sorte qu'elle présente le spectacle d'un peuple chez lequel l'industrie et l'agriculture ont une importance à peu près égale.

Ce n'est pas seulement l'étendue qu'il faut considérer dans le territoire habité par chaque nation, c'est aussi la configuration et le relief du sol. — C'est, par exemple, un grand avantage pour un peuple que d'avoir un facile accès sur des mers d'une navigation sûre. Le développement du commerce y est un puissant stimulant aux progrès de la production. L'Angleterre présente le meilleur exemple des bénéfices que procure une pareille situation. La France de son côté, assise sur deux mers d'accès facile, est privilégiée si on la compare aux peuples du centre de l'Europe.

C'est encore une cause de supériorité pour une nation que de posséder sur son territoire des fleuves navigables, pénétrant profondément dans l'intérieur des terres, convenablement reliés entre eux, formant en un mot un réseau naturel bien constitué. Un fleuve est un « chemin qui marche » et qui n'a rien coûté à établir.

Enfin la vie sociale ne présente pas sur un sol hérissé de montagnes, les mêmes aspects que dans les pays peu accidentés. La dissémination des terres cultivables s'oppose à la multiplication des grandes villes; par là elle tend à maintenir la simplicité des mœurs. En même temps, certains arrangements spéciaux se produisent: pendant l'hiver, par exemple, une partie de la population montagnarde redescend vers la plaine pour y chercher une occupation et des moyens de subsistance.

NATURE DU SOL. — MATIÈRES PREMIÈRES. — La nature du sol a nécessairement une influence considérable sur le développement, soit agricole, soit industriel. De la façon dont la couche supérieure est composée dépend le plus ou moins de fertilité naturelle des terres. Si considérable qu'aient été les terres disponibles en Amérique quand la civilisation européenne y a été importée, le prodigieux développement qui, dans cette contrée, a étonné le monde, n'eût

pas été possible si ces terres avaient été des terres pauvres, ou seulement rebelles à une culture superficielle.

La composition du sous-sol intéresse plus particulièrement l'industrie.

Un peuple qui possède des mines de houille abondantes et d'une exploitation facile, ou de riches gisements de minerais métalliques, a de grands avantages sur ceux qui sont moins bien doués à ces points de vue. Il trouve chez lui le combustible et les premiers éléments de toute fabrication, tandis que les autres doivent se les procurer à grands frais.

L'Angleterre est particulièrement favorisée sous ce double rapport. Ses gisements houillers, qui sont considérables, sont en même temps réguliers et peu profonds: leur exploitation, relativement peu coûteuse, fournit presque la moitié de la production totale du globe, évaluée à 280 millions de tonnes. Ses minerais de fer, les plus précieux pour l'industrie, fournissent chaque année à la consommation 17 millions de tonnes, tandis que la production de l'Allemagne et celle des Etats-Unis, qui tiennent le second rang, ne dépassent pas 5 millions de tonnes chacune, et que celle de la France s'élève à peine à 3 millions. Ces dons naturels ont fait la fortune de l'Angleterre; c'est à eux qu'elle doit la place qu'elle occupe à la tête des nations industrielles.

Les faits de cette nature n'expliquent pas seulement le présent, ils aident à entrevoir l'avenir, et montrent dans quel sens s'opérera peu à peu le développement des peuples. L'industrie, ayant avant tout besoin de combustible, tendra naturellement à suivre les déplacements de la production minière. Or, à cet égard, l'Europe peut concevoir certaines craintes. Ses mines de houille sont, en effet, peu de chose à côté des gisements immenses que nous savons exister ailleurs. L'Angleterre elle-même commence à s'inquiéter. D'enquêtes faites sur l'ordre de son parlement, il résulte que les mines dont elle dispose seront épuisées dans deux ou trois siècles. Comment résistera-t-elle alors à la concurrence de l'Amérique, dont les houillères, à peine entamées encore, ont une superficie presque égale à celle de la France, et représentant vingt fois celle des houillères anglaises? Et ce n'est pas seulement l'Amérique qui se trouve ainsi désignée pour un grand avenir industriel; l'Australie possède des terrains houillers équivalents à ceux de l'Europe entière (62,000 kil. carrés), et, en Chine, le bassin houiller de Sé-Tchuan, à lui seul, présente une étendue de 250 kil. carrés.

Voilà des faits qui permettent sans doute de reléguer parmi les chimères la crainte, parfois exprimée, que le charbon ne vienne à manquer aux hommes, mais qui légitiment aussi les inquiétudes de certains peuples. Il ne faudrait rien moins, pour dissiper celles-ci, que la découverte d'un moteur nouveau qui se substituerait à la

machine à vapeur et rendant plus rare l'emploi des combustibles, relèverait les peuples de l'Europe de leur prochaine infériorité.

FORCES NATURELLES. — Il y a peut-être moins d'inégalités dans le départ des forces mises par la nature à la disposition des divers peuples, car les principales de ces forces, l'élasticité des gaz (notamment de la vapeur) et l'électricité, présentent ce précieux avantage qu'on peut les développer à peu près où l'on veut. Pourtant, certains peuples jouissent de privilèges importants.

La Suisse, par exemple, grâce à ses cours d'eau, peut employer pour la filature un cheval hydraulique, qui revient en moyenne à 500 francs, là où il nous faut un cheval-vapeur qui en coûte au moins douze cents. Et ces inégalités s'accroîtraient singulièrement si l'on arrivait, comme on essaye actuellement de le faire, à utiliser les plus puissantes forces de la nature : celles des marées, des grandes chutes d'eau, des rayons solaires, etc.

Action de l'homme sur la nature. — Nous venons de reconnaître au milieu dans lequel vivent les sociétés une immense influence sur leur développement; il ne faut toutefois pas l'exagérer. L'homme n'est pas absolument l'esclave de la nature. Sans doute, dans certaines conditions, le progrès d'une société peut se trouver enrayé par le climat qui alourdit l'intelligence et endort la vigueur, par la configuration du territoire qui s'oppose à l'expansion d'une race, ou par la pauvreté du sol et du sous sol. Mais, quand il a une fois franchi les premières étapes, l'homme peut, dans une certaine mesure, agir sur la nature au point de la modifier dans ce qu'elle a de défectueux.

L'histoire des civilisations en fournit la preuve.

Les peuples ont presque tous passé par quatre phases successives. D'abord, peuples pêcheurs et chasseurs, ils vivent des seuls produits de leur pêche ou de leur chasse. Plus tard, ils ont l'idée de domestiquer des animaux, d'en former des troupeaux, et on les appelle peuples pasteurs. Quand la découverte des premiers procédés de culture les détermine à se fixer sur un sol déterminé et à l'exploiter régulièrement, ils deviennent peuples agricoles. Enfin l'invention des outils et le développement des manufactures les transforment en peuples industriels.

Sous les deux premières périodes, qui sont des temps de barbarie presque complète, ils sont évidemment à la merci de la nature, forcés de se déplacer, d'abord quand le gibier ou le poisson vient à manquer, plus tard quand leurs troupeaux ont épuisé les végétations spontanées dont ils les nourrissent.

Mais il n'en est déjà plus de même pour un peuple agricole. Entre la terre et lui commence une lutte dont il sortira vainqueur. Quand l'augmentation du nombre des hommes ne permettra plus de

s'en remettre, pour les nourrir, à la fertilité naturelle des terres, il faudra bien entrer dans la voie des *amendements*. Des procédés divers, qui se perfectionneront peu à peu, transformeront les portions antérieurement cultivées et y multiplieront les récoltes. Les travaux de drainage, de dessèchement ou d'irrigation livreront à la culture celles qui jusque-là ne produisaient rien et restaient en friche.

Pour le peuple industriel, les progrès sont plus grands encore parce que sa puissance est plus considérable. Il ne se bornera pas à améliorer les terres, au besoin il les conquerra sur les mers, les lacs et les fleuves. Une importante partie du sol de la Hollande n'est à l'abri des eaux que grâce à un ingénieux système de canalisation et de digues de défense. D'autres portions qu'on appelle des *polders*, ont été conquises sur la mer. En France, des travaux semblables ont eu lieu dans les Landes.

En même temps qu'il transforme et conquiert le sol cultivable, un peuple riche et puissant peut supprimer un certain nombre des obstacles nés du milieu. On le voit creuser des ports, compléter par des canaux le réseau incomplet de ses cours d'eau, percer au besoin les montagnes qui coupaient les communications, etc.

Le climat même n'échappe pas absolument à son action. L'homme peut l'assainir. La science lui faisant connaître les causes qui rendent un territoire insalubre, il peut s'efforcer de supprimer ces causes. Toute civilisation, pour s'étendre, doit se livrer à ce travail, car il lui faut conquérir un sol qui à l'état naturel n'est, le plus souvent, qu'un marécage.

Cette puissance de l'homme civilisé en face de la nature est du reste affirmée par un fait particulièrement intéressant en lui-même : la colonisation. N'est-il pas instructif autant que curieux de voir une race restée à peu près barbare, les conditions défavorables du milieu où elle vit ayant enrayé ses progrès, se réveiller tout à coup et sortir de son apathie, sous l'effort d'une nation plus avancée qui lui apporte, avec ses connaissances scientifiques et ses capitaux, le moyen de corriger la nature et de s'affranchir du joug qui, depuis des siècles peut-être, pesait sur elle.

Appropriation des agents naturels. — Cette action incessante de l'homme sur la nature produit un résultat qui mérite d'appeler notre attention. C'est la transformation graduelle d'une partie des agents naturels en capitaux par le fait de l'appropriation. L'exemple le plus frappant à ce point de vue est ce qui se passe à l'égard de la terre. Nul objet ne paraît plus qu'elle présenter le caractère d'un agent naturel. Pourtant, dans les sociétés avancées, on la considère comme un capital. Et c'est justice; car les terres dont nous nous servons pour la culture ne sont plus celles que la nature

nous avait offertes, mais bien d'autres que nous avons substituées à celle-ci, en les constituant pour ainsi dire de toutes pièces pendant le lent écoulement des siècles. A vrai dire, de ce que la nature avait d'abord fourni à notre agriculture il ne reste plus aujourd'hui que l'emplacement; quant au sol, il n'est plus le même: il est aujourd'hui formé des substances que nous y avons péniblement apportées, débarrassé des eaux qui l'encombraient, couvert de constructions qui en permettent l'exploitation, etc.

Il en est de même pour bien d'autres choses à l'égard desquelles les transformations subies sont si évidentes qu'elles rendent le phénomène moins surprenant. Un outil, ou une machine, par exemple, ne représentent, en somme, qu'une quantité plus ou moins considérable de minerai transformé. Là encore, il y a un agent naturel qui par l'appropriation et le travail de l'homme est devenu un capital.

Est-ce à dire, comme on l'a prétendu, que le rôle de la nature dans l'œuvre de la production diminue avec les progrès de la civilisation? Bien au contraire. Plus nous perfectionnons l'agent naturel, plus grands sont les services qu'il nous rend; et ce n'est pas parce que son nom a changé et que nous l'appelons capital que nous pouvons oublier que c'est la nature qui nous l'a fourni.

Au reste, il est des agents naturels qui échappent à cette transformation. Ce sont ceux que nous ne pouvons approprier, comme la force du vent, celle de la vapeur ou celle de l'électricité, — ou même l'air et la mer dont on peut approprier des parcelles, mais jamais l'ensemble.

Rôle passif de la nature. — Si l'on cherche de quelle façon la nature intervient dans la production, on constate que son rôle est purement passif. Bien, en effet, que toujours en mouvement, elle constitue un milieu organisé sans aucune préoccupation de l'œuvre à accomplir. Seul l'homme a, dans la production, un rôle actif parce que seule sa volonté dirige les phases de cette production. Aussi doit-on éviter de présenter la nature comme étant un agent de la production; on peut seulement dire quelle en est un élément.

L'usage des dons naturels est-il gratuit? — Enfin l'on a beaucoup discuté sur la question de la gratuité ou de la non-gratuité des services que nous rend la nature. Mais il nous semble aisé de trancher le débat.

L'usage des dons naturels est certainement gratuit, mais seulement dans une certaine mesure, parce qu'il faut défalquer du bénéfice qu'il procure la valeur du travail auquel l'homme a dû se livrer pour conquérir cet usage. Parfois, il est vrai, la défalcation à faire est de si peu de chose que la gratuité est presque absolue. C'est ce

qui arrive pour le fruit sauvage qu'il suffit de cueillir. Mais de pareils cas sont rares: en général le travail dont il faudra tenir compte sera considérable. Si, par exemple, un homme veut établir un moulin sur une chute d'eau, il lui faudra, pour y arriver, se livrer à de grosses dépenses et à de grands efforts. Mais, par la suite, l'emploi du moulin lui épargnera beaucoup de temps et de fatigues. — A un certain moment l'avantage ainsi obtenu compensera exactement la peine prise pour la construction du moulin: à partir de ce moment, la chute d'eau constituera pour lui un don gratuit.

L'usage des dons naturels est donc bien gratuit, mais dans une certaine mesure seulement, et l'on voit combien on se tromperait en se représentant la terre et les agents naturels comme des moyens de production mis à l'absolue discrétion de l'homme. Ce n'est au contraire, qu'à force d'ingéniosité et d'efforts musculaires qu'il arrive à s'aider de la nature dans la production des richesses.

Lire dans les *Extraits* :

Dunoyer : Théorie des produits immatériels (p. 256).

